

réglée. Quoi qu'il en soit, l'Amérique devint folle pendant huit jours.

"Ce qu'on imagina de New-York à San Francisco et du Saint Laurent au Mississippi pour faire honneur à Smithson, est invraisemblable, tout en restant au-dessous de ce que méritait ce sublime génie. Les gouvernements européens le comblèrent d'honneurs. On célébra l'inventeur en musique, en peinture, en sculpture, en vers et en prose.

"Et puis il y eut tout à coup une alarme assez chaude. Dans tous ces pays où l'on employa le procédé Smithson, des conflits d'intérêt et même de fantaisie se produisirent. Les uns voulaient la pluie, les autres le beau temps pour le même jour, ceux-ci ayant besoin d'eau, et ceux-là de soleil. De là, guerres civiles dans les pays mollement gouvernés. Mais ce ne sont plus que des souvenirs. Depuis longtemps les pouvoirs exécutifs se sont emparés de la direction du temps et il est bien peu de pays où cela ne fonctionne pas à la satisfaction générale.

"Sir Benjamin Smithson est donc, pour l'humanité, sans distinction de races, un bienfaiteur unique, incomparable, continuait la *Tribune* de Chicago. Nous voudrions que les Etats-Unis célèbrent le centième anniversaire de sa découverte, de façon à éblouir le monde, et nous formons le vœu que les fêtes dont nous apportons le projet, soient l'occasion du bienfait nouveau et cent fois plus extraordinaire que W.-Benjamin Smithson nous réserve sans doute après cent ans...

"Car W.-Benjamin Smithson—ceci stupéfiera peut-être les siècles à venir ou leur paraîtra la chose la plus naturelle du monde, selon l'événement—W.-Benjamin Smithson a aujourd'hui cent trente-et-un ans. Tout l'univers le sait, mais ce que savent seuls ceux de ses compatriotes qui ont l'honneur de le connaître, c'est qu'il n'a pas l'apparence d'un vieillard, et que mistress Smithson, devenue sa femme voici trente-neuf ans, paraît aujourd'hui aussi jeune, aussi fraîche, aussi candide que le jour de ses noces.

"Nous nous hasarderons donc à dire tout haut ce qui se répète depuis quarante ans dans les salons américains. M. W.-Benjamin Smithson, après avoir dérouvert cinquante secrets, dont il a fait profiter les hommes, ses frères, aurait trouvé depuis longtemps le moyen de vaincre la mort et de se maintenir dans un état de jeunesse et de virilité sans fin. Il n'est plus permis d'en douter. Sa digne compagne a, grâce à lui, conservé la vigueur d'esprit et la figure délicieuse de ses vingt ans. Evidemment, il sait le grand secret. Nous l'affirmons avec une conviction profonde, avec une émotion qui fait tressaillir nos muscles et planer nos âmes dans les régions sereines d'une espérance énorme. Il sait le grand secret !

"Mais comme il n'a pas le droit de le garder pour lui seul, nous sommes persuadés que le prodigieux savant a voulu attendre l'heure du centenaire auquel nous convions tous les peuples pour faire frissonner de vie les hommes qu'il va doter à jamais du plus précieux des biens.

"C'est donc le 24 juin de cette année 1999 que l'Amérique aura l'immense orgueil d'inaugurer, par le génie de son fils illustre, l'ère nouvelle où l'homme pourra dire : Je ne mourrai plus."

Est-il besoin d'affirmer que cet article fut traduit dans toutes les langues et commenté dans tous les pays. Comme pour le pouvoir de faire de la pluie le beau temps à volonté, cent ans auparavant, es uns restèrent sceptiques ; les autres, secrètement animés du regrettable désir de ne point restituer leur âme au Créateur, n'hésitèrent pas à croire aux promesses du journaliste américain.

On attendit donc le centenaire avec une fiévreuse impatience. A mesure que l'époque psychologique approchait, la terre, d'un pôle à l'autre, fut prise d'un frémissement divin. Car personne maintenant n'était plus incrédule. Mais la veille du grand jour, à l'heure où l'humanité n'avait plus qu'à tendre la main pour y voir tomber la conquête suprême, la foi, au lieu de se changer en délire, devint de l'anxiété, de l'angoisse, de la fièvre. Si pourtant, à la dernière minute, on acquerrait la certitude que les journaux américains s'étaient moqués des deux mondes ! Mais non. W.-

Benjamin Smithson avait bien réellement cent trente et un ans. On l'avait vu en personne à Paris et à Londres, en 1992. Il paraissait quarante-cinq ans. Sa femme était sexagénaire, rien de plus certain. Des dames, ses compagnes d'enfance, et déjà ridées et caduques, affirmaient que mistress Smithson n'avait pas changé depuis la troisième année de son mariage. Donc, le grand secret était trouvé... Hosannah ! chantaient les plus convaincus. Nous sommes immortels !

Mais les fêtes du centenaire, dignes d'ailleurs du peuple Américain et de celui qu'on voulait honorer, les fêtes s'écoulèrent sans que sir Benjamin eût parlé. Ce fut, sur toute la surface du globe, une déception qui prit, sur quelques points, les caractères du désespoir.

En Europe, la désillusion fut si rude, que l'on en rendit responsables les journalistes américains. On parla de leur faire expier, par des moyens révolutionnaires, la mystification dont ils paraissaient être les impudents inventeurs. Mais ils se défendirent avec énergie. *La Tribune*, de Chicago, prit même le meilleur—comme on dit aux courses de chevaux—en criant plus fort que les autres et en rejetant tout l'odieux de ce qui se passait sur W.-Benjamin Smithson lui-même. Aussi, lorsque à travers le globe on sut que l'Américain refusait de prolonger la vie de ses semblables, en abritant sa conduite sous le prétexte de scrupules philosophiques, une clameur immense de protestation partit des sommets et des abîmes.

"Quel scandale ! Quelle infamie, écrivait-on, criait-on de toutes parts. Quoi ! voilà un homme qui tient entre ses mains notre immortalité, et il aurait le droit d'en disposer à son gré, de nous en priver même si tel est son bon plaisir ? Que non pas ! Il faut le forcer, s'il vous plaît. Qu'on s'empare de lui. Un bon cachot, et au besoin on ressuscitera la torture en son honneur jusqu'à ce qu'il parle." Les savants les plus illustres écrivirent à Benjamin Smithson pour lui démontrer l'étroitesse de sa conduite. L'un lui parlait de son devoir, l'autre de sa gloire, celui-ci des droits de l'humanité, celui-là de la volonté de Dieu qui l'avait choisi, lui, Smithson, pour apporter à ses frères la suprême nouvelle...

Quelques-uns voyant que les objurgations n'y faisaient absolument rien allaient jusqu'à l'injure et enfin, entre les deux se trouvaient les raisonneurs vulgaires prétendant que Smithson, poussé par une ambition extravagante, voulait être le seul avec sa femme à posséder l'éternelle jeunesse pour tenir les nations sous une domination morale cent fois pire que le despotisme le plus féroce.

Bref, on déraisonnait à qui mieux mieux. Tout le monde avait perdu la tête et, en somme, nul ne savait si le savant américain possédait vraiment le talisman

de longue vie. Le plus grand nombre des journaux européens organisèrent un congrès pour tirer au clair cette question sans seconde. Dès la première séance, il se trouva quelqu'un pour faire observer qu'un article de journal n'était pas un article de foi,—ce journal fût-il de Chicago. Aucun fait particulier ne prouvait que Smithson fût en possession du secret qu'on lui attribuait. En conséquence de quoi le premier acte du congrès devait être de s'adresser à Smithson lui-même pour lui demander ce qu'il y avait de sérieux dans le bruit public.

CAMILLE DEBANS.

(La fin au prochain numéro)

## INCENDIE DU CARRÉ CHABOILLEZ

Nous reproduisons, ci-dessous, le portrait de Edw Smith, cette vaillante victime du devoir, et les ruines du sinistre avec tout ce qu'elles laissent après elles d'émotions, d'angoisses, d'alarmes et de douleurs poignantes. Elles sont l'image de la fragilité de tout ce que nous possédons, y compris notre existence que



nous envisageons souvent avec une sécurité orgueilleuse, sans avoir un moment cette modeste résignation qui nous rappellerait que nous sortons de terre et pouvons y rentrer soudainement à l'état de cendres, sans que la décomposition ait précédé cette transformation.

Les hommes ne sont jamais tous juges des qualités par lesquelles un autre homme plaît ou déplaît aux femmes.



Photo. J.-A. Dumas, 112, rue Vitré

VUE DES RUINES DE L'INCENDIE DU CARRÉ CHABOILLEZ